

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Lise Bissonette et la Grande Bibliothèque

Danielle Laurin

Number 118, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37088ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Laurin, D. (2005). Lise Bissonette et la Grande Bibliothèque. *Lettres québécoises*, (118), 5–8.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Lise Bissonnette et la Grande Bibliothèque

« Entrez, elle est à vous. » C'est fait. La Grande Bibliothèque est prête à accueillir 5 000 visiteurs par jour. Lise Bissonnette, radiuse, se frotte les mains. Depuis le temps qu'elle en rêvait. « Enfin, pour la première fois au Québec, tout cela vous appartient. »

Un million de livres, quatre millions de documents en tout. Un auditorium, des salles de conférences et d'expositions, un café-restaurant, un centre emploi-carrière, un centre de services aux nouveaux arrivants, un guichet du livre adapté pour les handicapés visuels, une médiathèque pour les jeunes... Quoi encore?

Du bois, clair, chaleureux. Beaucoup de bois. Et des structures apparentes, en béton. Mais à l'intérieur seulement. Pour ce qui est de l'extérieur : du verre. Beaucoup de verre. Un espace de 33 000 mètres carrés ouvert, transparent, situé en plein Quartier latin à Montréal.

Coût total de la construction : 141 millions de dollars. À peu près ce qui était prévu.

Le lieu est magnifique, inspirant et convivial en même temps.

C'était notre défi ! On a fait un concours d'architecture, où on a pris le temps de réfléchir à ce qu'était cette institution, ce qu'elle voulait donner comme message. On voulait un bâtiment accueillant, qui soit aussi une invitation à la culture, au savoir.

Mission accomplie, pour l'ex-directrice du Devoir. Ou presque...

« Je suis profondément convaincue que la Grande Bibliothèque deviendra un élément important pour la démocratie au Québec. Combien d'années ça va prendre ? Je ne sais pas, mais on est en train de se donner un instrument, un levier de développement. »

L'outillage informatique de la Grande Bibliothèque, qui a coûté à lui seul 12 millions de dollars, devrait bientôt desservir tout le Québec. Déjà, les citoyens ont accès à un portail Internet, où un catalogue de 500 000 titres est offert. Ce n'est qu'un début.

Lise Bissonnette, nommée en 1998 présidente-directrice générale de la Grande Bibliothèque du Québec (qui a été fusionnée avec la Bibliothèque nationale du Québec en 2002), mise sur l'expansion des services à distance, prépare le terrain pour mettre en réseau l'ensemble des bibliothèques du Québec. Elle multiplie les tournées en région afin de rallier tout le monde, de s'informer des besoins de chacun.



Son but ultime : faire de la nouvelle BNQ le centre nerveux de la culture au Québec. « On est dans une société qui n'arrête pas de dire qu'elle est culturelle, distincte, spécifique. Mais l'aventure culturelle réelle du Québec, sur le terrain, contredit nos prétentions constamment. »

Autrement dit : « Il y a beaucoup d'activités culturelles, beaucoup de créateurs au Québec, comme dans toute société minoritaire. On a tendance, parce qu'on exporte notre culture à l'étranger, à penser qu'on est tellement bon... Mais nous avons chez nous, en matière d'accès à la culture, de démocratisation, de participation culturelle, des défis qui sont si élevés que ça donne le vertige. »

Le ton a changé. La voix est aiguë, le regard oblique. Statistiques à l'appui, Lise Bissonnette insiste :

Ça choque les gens quand on parle de consommation en culture, mais quand on regarde ce que consomment les provinces canadiennes comme produits culturels, le Québec est au-dessous de la moyenne. Les spectacles de musique rock ou d'humour sont probablement les seuls où les Québécois se rendent en masse. Sinon, la participation culturelle est lamentable ! Pire que dans bien des endroits aux États-Unis, même si on a tendance à regarder les États-Uniens de haut... Il faut des instruments pour aller chercher les gens, pour les aider, les éveiller : on est encore loin du compte au Québec.

La culture a toujours été le cheval de bataille de Lise Bissonnette. Lors de son discours de réception à l'Académie des lettres du Québec, en novembre 2004, elle rappelait que nous sommes « les descendants encore directs d'analphabètes coupés du monde ». Elle ajoutait : « Combien de fois ai-je entendu, depuis cinq ans, que nous n'avons pas besoin d'une bibliothèque de un million de livres? Que se cache-t-il sous cette crainte du trop-plein? Un vertige devant l'immensité des contenus à transmettre ou un vestige de l'ancien effacement? »

N'allez surtout pas lui dire que l'argent investi dans la Grande Bibliothèque aurait pu servir ailleurs. Dans les petites bibliothèques, par exemple... comme le suggérait dans les médias, peu avant l'inauguration de la GB, l'auteure jeunesse Dominique Demers.

Ajoutant sa voix aux mécontents qui se plaignent de la pauvreté des bibliothèques publiques et scolaires au Québec, la créatrice de la populaire série des « Charlotte » déclarait en outre, le 6 février dernier, à *La Presse* : « On peut être inquiet du fait que tant d'argent soit investi dans une mégastucture alors qu'il existe des besoins criants qui, eux, pourraient être réglés par des sommes qui, en comparaison, sont insignifiantes. »

Lise Bissonnette rétorque : « C'est une ânerie minable! »

La voici montée sur ses grands chevaux.

Il faut être ignorant rare pour imaginer que, dans une société, où qu'elle soit dans le monde, si on crée des petites bibliothèques et qu'on met l'argent uniquement là, on va arriver à quelque chose... C'est comme si on disait: « Très bien, on recommence notre système d'éducation au Québec, on va faire des écoles primaires magnifiques partout, elles vont être impeccables, mais le secondaire, le cégep et l'université, oubliez ça, ça coûte trop cher. » C'est aussi stupide que ça!!!

LA PATRONNE DE LA GB NE DÉROUGIT PAS DE COLÈRE.

Les petites bibliothèques de 3 000 livres sont charmantes. Mais celles d'à côté ont les mêmes 3 000 livres, à peu de chose près. Elles achètent les mêmes dictionnaires, les mêmes livres de référence et les mêmes best-sellers. Elles commencent par ça, c'est normal. Mais c'est bien aussi de pouvoir lire le roman norvégien d'un inconnu, non? La différence entre une bibliothèque de 3 000 titres, ou même de 100 000 titres, et une bibliothèque de un million de titres, c'est ça. Et qui, croyez-vous, va monter la structure qui permettra à quelqu'un de Rouyn, par l'entremise de sa bibliothèque, d'avoir accès au roman norvégien d'un auteur inconnu? Qui va organiser tout ça? Voilà à quoi sert la Grande Bibliothèque.

Elle fait les questions et les réponses, déchaînée, plus verbo-motrice que jamais. Pas moyen de placer un mot. « Il n'y a pas d'exemple sur la planète d'une société civilisée, cultivée, qui a un bon système de bibliothèques, très petites, petites, moyennes et grandes, sans une très grande. Toronto a fait ça il y a 25 ans, Vancouver il y a 10 ans. Merde! »

Elle s'arrête. Prend une gorgée d'eau. « Bon, je vais me calmer. J'en ai vu d'autres depuis sept ans! »

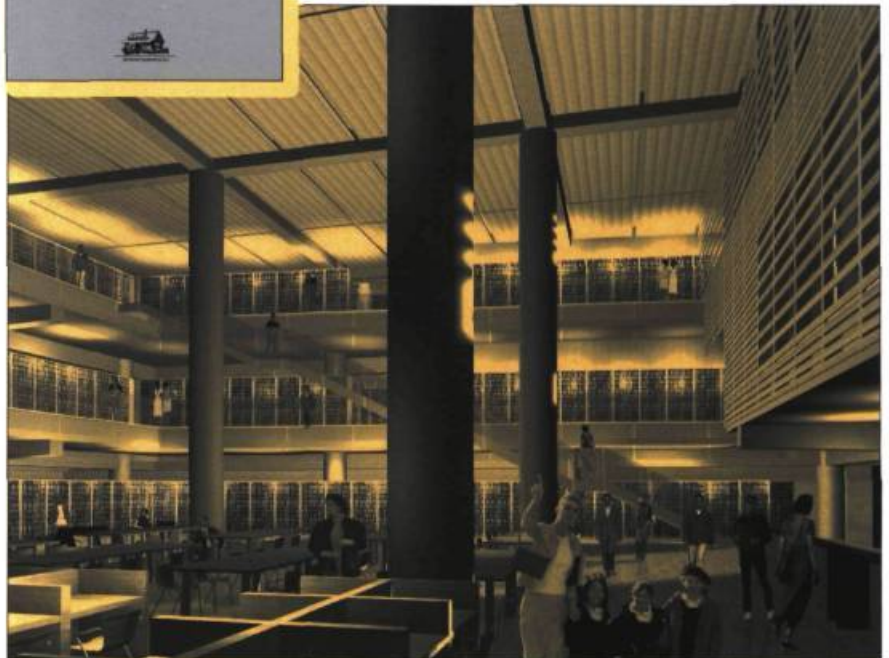
En fait, elle défend le projet d'une très grande bibliothèque au Québec depuis bien avant sa nomination comme PDG de la GB par le gouvernement du Québec.

Déjà, en 1996, alors qu'elle était encore à l'emploi du *Devoir*, journal qu'elle a remis à bout de bras sur les rails, du point de vue financier, éditorial et technologique, elle plaidait, dans les pages du quotidien montréalais, pour la création au Québec d'une institution digne de la TGB de France. Elle traçait les grandes lignes de ce que devait être une « maison centrale du livre et de la connaissance ».



L'année suivante, après que le gouvernement québécois eut annoncé qu'il passerait à l'action, la *columnist* écrivait, réagissant aux tollés de certains, dont l'éditeur Jacques Lanctôt : « Au cœur de la métropole, là où se croisent toutes les populations d'un Québec encore trop peu scolarisé, elle (la GB) pourrait devenir le symbole de l'exigence intellectuelle, impossible sans le livre. »

Le livre. Le livre et la connaissance. C'est le pivot de sa vie, depuis l'enfance. À l'aube de ses 60 ans, celle qui vit entourée de 5 000 livres dans la maison qu'elle partage avec son conjoint de longue date, Godefroy-M. Cardinal, sur le boulevard Gouin à Montréal,



n'oublie pas la petite fille d'Abitibi avide de savoir qu'elle était. « J'ai commencé à lire à quatre ans. »

Dans *Des lettres et des saisons* (Éditions Trois-Pistoles, collection « Écrire », 2001), Lise Bissonnette confie : « J'ai commencé à écrire et je n'ai jamais cessé, sous des formes multiples, parce que je n'aimais pas jouer dehors et que les mots me plaisaient plus que les oiseaux. »

Dans ce récit autobiographique, le seul qu'elle signera à vie, jure-t-elle, l'intellectuelle parle d'elle-même, jeune, en ces termes : « intimidée par l'isolement de ma terre d'origine, interdite d'assurance comme l'étaient les filles, gênée par ma parole de classe moyenne inférieure ».

Elle raconte aussi qu'elle se souvient très bien du jour où sa mère a refusé, faute d'argent, qu'elle s'inscrive, elle, fille de commerçant, sixième enfant de la famille, au bac ès arts, comme ses amies filles de notaire ou de médecin.

Si quelqu'un me demande d'où m'est venu l'entêtement, inégalé en la plupart des circonstances de ma vie, qui m'a néanmoins amenée à l'université à dix-

neuf ans, note-t-elle, il pourra tracer un X à l'emplacement de la laveuse, près de la porte arrière du 134, rue Rbéaume Est, côté ruelle.

POUR LISE BISSONNETTE, ENCORE AUJOURD'HUI :

C'est comme si c'était hier. Je voulais une chose, une seule, aller à l'université, n'importe où. J'étais bonne à l'école, surtout en français. J'avais commencé, plus ou moins, sans m'en rendre compte, pendant mes études en versification à Rouyn, à subodorer la connaissance, le savoir. J'avais subodoré qu'il y avait quelque chose là, que je voulais continuer. Comme je ne pouvais pas continuer mon cours classique, j'ai fait un bac en pédagogie.

Elle s'inscrit d'abord à Hull, puis, trois ans plus tard, s'établit à Montréal, où elle poursuivra des études en sciences de l'éducation, qui la conduiront à Strasbourg et à Paris. Après avoir travaillé quelques années en planification de l'enseignement supérieur, elle entreprendra, en 1974, sa carrière de journaliste au *Devoir*. « J'ai cru atteindre, à vingt-neuf ans, le sommet indépassable de mes rêves, précise-t-elle dans *Des lettres et des saisons*. Même en assumant la direction du journal, seize ans plus tard, je n'ai pas éprouvé de joie plus féroce. »

Le journalisme l'intéressait depuis l'adolescence. Depuis qu'elle avait découvert le bonheur de voir ses textes imprimés dans le journal étudiant. Mais, par-dessus tout, elle rêvait d'appartenir à une communauté d'intellectuels. *Le Devoir* était celle-là. « Je gagnais ma vie par l'écriture, dans un lieu conforme à l'aspiration la plus folle de ma jeunesse. »

Pour ce qui est de la fiction, Lise Bissonnette en a mis du temps avant d'accepter de s'y lancer sérieusement. L'ébauche de son premier roman, *Marie suivait l'été* (Boréal/Seuil, 1992), a traîné une quinzaine d'années dans ses tiroirs, « après un long intervalle de paresse ».

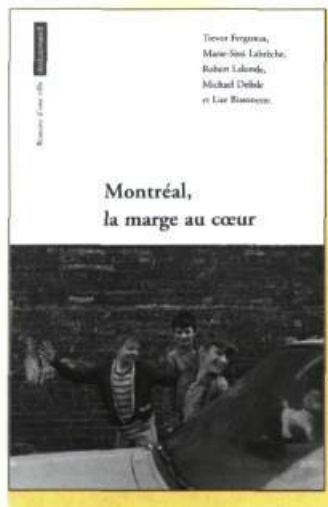
Un jour, dans la quarantaine avancée, elle s'est remise à son manuscrit, comme une forcenée. « J'ai arrêté de me dire que j'écrirais un roman un jour... Je l'ai fait. »

Il lui a d'abord fallu, dans le brouhaha de sa vie palpitante au *Devoir*, accepter de s'imposer une discipline : elle allait consacrer ses étés à ne faire que ça, écrire de la fiction.

Après *Marie suivait l'été*, bien accueilli par la critique, qui souligne alors l'érotisme de l'œuvre tout en relevant une absence de sentiments, ce sera *Choses crues* (Boréal, 1995), où l'on assiste aux confessions impudiques d'un critique d'art contemporain cynique et secret qui va mourir du sida.

Si l'on avait vu, dans le premier roman de la journaliste forte en gueule, une certaine parenté avec Anne Hébert, on considère maintenant qu'elle s'approprie, lentement mais sûrement, son propre style. « La maîtrise du récit, la force comprimée de l'expression, tout, dans le regard de ce roman artiste et critique, note Jacques Allard dans les pages littéraires du *Devoir* en mars 1995, annonce le déploiement d'un monde, l'œuvre en marche. »

C'est parti. Lise Bissonnette lâche son fou dans un recueil de nouvelles hybride, avant de publier son troisième roman, celui qu'elle considère encore aujourd'hui comme son plus achevé. Sauf qu'à l'époque, on est en 2001. En septembre



2001. « Tous les romans parus à ce moment-là sont tombés dans le grand trou noir du 11 septembre », se souvient tristement l'écrivaine.

Elle précise : « Ça m'a donné une leçon. J'ai compris que la carrière littéraire, tout ça, c'est bien éphémère. Aujourd'hui, je ne suis plus là-dedans. De toute façon, en quittant le journalisme, j'ai quitté la compétition. »

Non, le journalisme ne lui manque pas. Loin de là. *Le Devoir* non plus. C'est ce qu'elle soutient en tout cas. Et on a tendance à la croire...

L'ex-patronne du quotidien fondé par Henri Bourassa, reconnue pour sa main de fer, surnommée à l'époque « l'ogresse du *Devoir* » par ses concurrents et qualifiée par les journalistes de la salle de « mère supérieure », disait l'an dernier à son ancienne employée Nathalie Petrowski, dans *La Presse* : « Le journalisme, c'est la jungle, le scepticisme y est la valeur dominante. J'en sais quelque chose : j'étais la plus sceptique de tous. Mais cette distance finit par déteindre sur nos rapports. »

Parlant de son nouveau milieu, celui des bibliothèques, elle précisait : « Ici, on est dans un autre ordre. Il y a moins de vedettariat et plus d'enthousiasme. La notion de service public y est plus développée, comme dans l'enseignement, où j'ai commencé. L'ambiance me convient mieux. »

Depuis qu'elle a hérité des destinées de la Grande Bibliothèque du Québec, Lise Bissonnette a toujours affirmé qu'elle avait « la meilleure job au Québec ». Elle n'en démord pas. « On est dans une société qui a cessé de construire de grandes institutions, qui pense qu'on a tout achevé avec la Révolution tranquille. Or, on m'a confié, à moi, une mission culturelle qui va probablement changer les choses au Québec. Je me sens privilégiée. »

Et la fiction dans tout ça ? Il y a bien eu, au printemps dernier, une longue nouvelle pour *Montréal, la marge au cœur*, un recueil collectif d'écrivains montréalais publié en France (Éditions Autrement).

Ça m'a pris un mois, alors que je croyais en finir en une semaine. J'ai trouvé ça tellement pénible ! J'en pleurais à la fin... Je n'écrirai jamais plus de fiction sur commande. J'avais pensé que ce serait facile, puisque j'ai écrit toute ma vie sur commande. Mais la fiction ne se commande pas !

Lise Bissonnette prépare un livre inspiré de la vieille maison, datant de 1811, qu'elle a acquise pour une bouchée de pain il y a quelques années avec son conjoint, et qui est devenue, grâce à l'inventivité de l'architecte de Québec Pierre Thibault, leur « maison bibliothèque ».

« Ce sera un livre inclassable », s'empresse-t-elle de préciser. Mélange de récit historique, de photos, de documents d'archives... et de fiction. « Godefroy m'a convaincue d'écrire une histoire inventée, à partir du lieu. J'ai fait un texte impossible, un peu fantastique, où j'ai mis Balzac et Banville. Ils sont sur la même tablette de bibliothèque d'un médecin, qui, à la fin du XIX^e siècle, vient s'établir dans le coin. » À paraître à l'automne 2005, chez HMH.

Ensuite ? Lise Bissonnette ne peut pas se contenter de diriger la Grande Bibliothèque et de patauger dans tout ce que le Québec et le Canada comptent d'organismes culturels. Que fera cette hyperactive à la santé de fer le soir, les

fins de semaine, l'été, à part lire, d'ici la fin de son mandat à la tête de la GB, dans un peu plus de deux ans? Sur quel projet personnel planchera-t-elle? « J'hésite. »

C'est-à-dire? « J'ai un roman en chantier, dont je peux seulement vous dire qu'il se passe à Lourdes et qu'il sera vitriolique. Et il y a mon doctorat... »

Les six doctorats *honoris causa* qu'elle a récoltés au fil des ans au Québec, au Canada, et aux États-Unis, n'y changeront rien. Lise Bissonnette est obsédée par l'idée de mettre un jour le point final à une thèse signée de sa main. « Je continue de me dire : qu'est-ce que tu attends pour faire un doctorat, un vrai? »

Son projet de thèse, déjà accepté à Versailles, en France, porte sur George Sand, son écrivaine fétiche, digne héritière des Lumières qui s'est aussi illustrée comme journaliste engagée dans le XIX^e siècle du socialisme naissant.

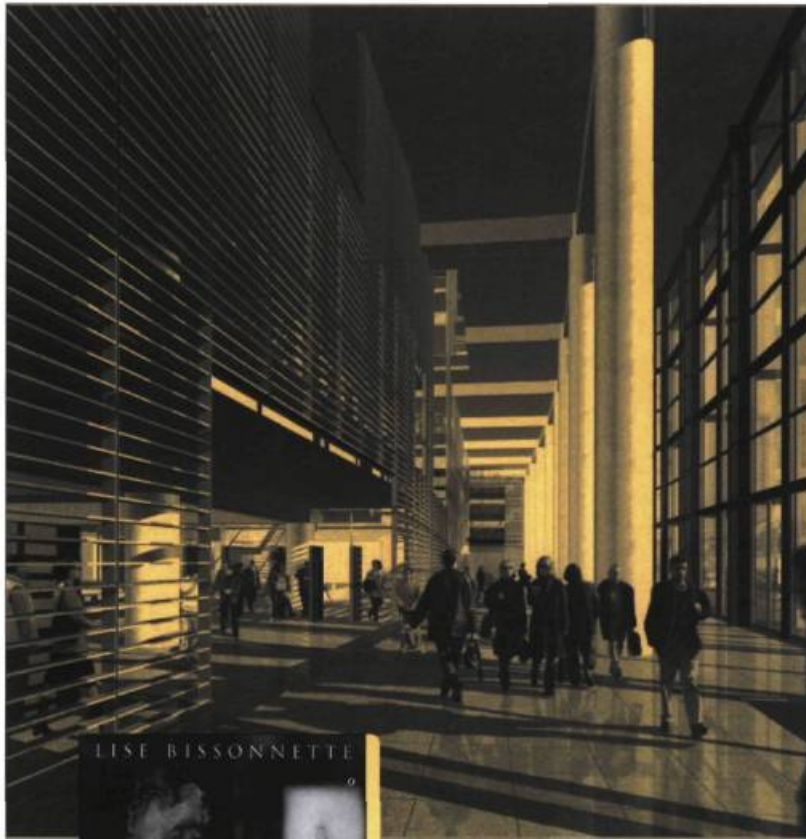
Plus précisément, Lise Bissonnette enquête sur le fils adoré de George Sand : Maurice.

Je suis probablement la seule personne sur la planète à s'intéresser à lui. Mais c'est un personnage absolument fascinant. Il a écrit plusieurs livres, il était un excellent illustrateur, mais il a vécu dans l'ombre de sa mère. En plus, j'ai appris, au cours de mes recherches, qu'il était venu au Québec en 1862. Il mériterait très certainement d'être sorti de l'ombre...

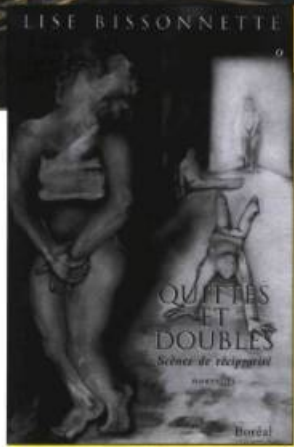
Alors : la fiction ou la recherche universitaire? « Je vais prendre ma décision cet été. » Du moment que ça reste dans le domaine du livre... « On est notre enfance, forcément. On n'en sort pas. »

BIBLIOGRAPHIE

La passion du présent, essai, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1987.
Avoir 17 ans, nouvelle, (Robert Lévesque, éd.), Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1991.
Marie suivait l'été, roman, Montréal, Boréal, 1992 ; sérigraphies, Laurence Cardinal, édition limitée, Québec, Éditions de la Canoterie, 1992 ; Paris, Seuil, 1993 ; *Following the Summer* (Sheila Fischman, trad.), Concord (Ont.), Anansi Press, 1993.
Choses crues, roman, Montréal, Boréal, 1995 ; *Affairs of Art* (Sheila Fischman, trad.), Concord (Ont.), Anansi Press, 1996.
Quittes et doubles. Scènes de réciprocité, nouvelles, Montréal, Boréal, 1997 ; *Cruelties. Stories* (Sheila Fischman, trad.), Concord (Ont.), Anansi Press, 1998.
Toujours la passion du présent, essai, Montréal, Boréal, 1998.



Des lettres et des saisons, essai, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2001.
Un lieu approprié, roman, Montréal, Boréal, 2001 ; *An Appropriate Place* (Sheila Fischman, trad.), Concord (Ont.), Anansi Press, 2002.
Montréal, la marge au cœur, « Comme si de rien n'était », nouvelle, (Jean Fugère, éd.), Paris, Éditions Autrement, 2004.



LES CORRESPONDANCES D'EASTMAN

Rêver le monde
 du 18 au 21 août 2005

Avec :
 Marie-France Bazzo
 Marie-Claire Blais
 Josée Blanchette
 Denise Bombardier
 David Boutin
 Pierrette Denault
 Louise Desjardins
 Nicolas Dickner
 Micheline Dumont
 Marie-Louise Gay
 Johanne Guay
 David Homel
 Naim Kattan
 Christiane Lahaie
 Robert Lalonde
 Pierre Leroux
 Mathieu Lippé
 Tristan Malavoy-Racine
 Wajdi Mouhawad
 Steve Normandin
 Louise Portal
 Sébastien Ricard
 David Solway
 André Vanasse

Renseignements :
 info@lescorrespondances.ca

et plusieurs autres !

www.lescorrespondances.ca

« Il y a toujours un rêve qui veille. »